

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Du silence et de l'immobilité de Kamouraska
Kamouraska, de mémoire de Jos-Phydime Michaud

Jean-Louis Major

Number 26, Summer 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39605ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, J.-L. (1982). Du silence et de l'immobilité de Kamouraska : *Kamouraska, de mémoire* de Jos-Phydime Michaud. *Lettres québécoises*, (26), 61–63.

Du silence et de l'immobilité de Kamouraska

Kamouraska, de mémoire

de Jos-Phydime Michaud

Ce livre issu tout droit de la mémoire aiguise la conscience de l'écriture, de l'acte même d'écrire, de ce qu'il implique de distance, de privilège. Ce livre, *Kamouraska, de mémoire*, Jos-Phydime Michaud ne l'a pas écrit, il l'a dit. Chaque semaine, pendant dix-huit mois, penché sur un magnétophone, il a tiré de soi des bribes du passé, que son petit-fils a ensuite transcrites.

Ce n'est pas que Jos-Phydime Michaud ne sache lire et écrire — il est même un lecteur avide — mais l'obscur du vécu en lui se heurte à la feuille blanche comme à un monde étranger où ne pénètrent que de rares initiés. Son livre se situe cependant à l'antipode des révélations tapageuses ou de ces images pour média que certains personnages font fabriquer par des mercenaires, sous prétexte d'autobiographie.

Jos-Phydime Michaud est d'une civilisation où le vécu s'enracine dans le silence. Au plus obscur de la subsistance cependant vacille la lueur de la conscience. C'est en elle que se réfugient les aspirations innommées, qui trouvent aujourd'hui à prendre forme dans l'interrogation de la mémoire. Comme devant les dessins menacés des cavernes, on s'étonne et s'émeut d'y découvrir les signes d'une affirmation fragile et millénaire.



Jos-Phydime Michaud est né le 13 janvier 1902. Ce n'est pas lui qui le dit mais Fernand Archambault, auteur de l'introduction. Une telle précision chronologique n'est pas dans sa manière. Les dates n'apparaissent en ses souvenirs que pour marquer la fin d'une coutume, d'événements répétés depuis toujours semble-t-il. Non des jalons, mais des morts successives : jusqu'en 1914, la vie n'avait pas changé ; après 1920 on n'a plus vu de « gypsies » à Kamouraska ; en 1937 il a vendu sa terre pour payer ses dettes. Seul 1942

marque un début : son arrivée à Montréal, mais c'est une rupture plus qu'un commencement. La durée même en est transformée : le récit perd son caractère collectif, pour devenir l'histoire d'un individu. Tant qu'il demeura à Kamouraska, Jos-Phydime Michaud se tint en son individualité malgré la misère — il fut même élu conseiller municipal ; à Montréal, il devint anonyme. Ses souvenirs de Montréal racontent l'histoire d'un individu réduit à sa congruité personnelle parce que le milieu lui est étranger, alors que ceux de la période antérieure évoquent plutôt une collectivité dans laquelle s'implante l'individualité. Mais à Montréal ou ailleurs, Jos-Phydime Michaud fut toujours de Kamouraska.

Ses souvenirs se confondent avec l'évocation du monde rural du début du siècle, comme l'histoire de la famille Michaud se confond depuis 1695 avec celle du village de Kamouraska, où Pierre Michaud obtint une terre de François Morel, seigneur de La Durantaye, à qui Frontenac avait cédé la seigneurie de Kamouraska en 1674. Et voilà qu'à l'approche de ses quatre-vingts ans, du silence et de l'immobilité de Kamouraska, comme du fond du fleuve qu'à cette hauteur on appelle la mer, Jos-Phydime Michaud tire des blocs du passé. Ce sont moins récits de conteur que tableaux juxtaposés. Quant au souvenir des anciens, il lui vient de sa mère, de son oncle José Bouchard,

de sa grand-mère Agathe, tous gens de Rivière-Ouelle, où l'on est conteur, d'esprit grégaire et porté sur le surnaturel. À Kamouraska, on est plutôt taciturne, individualiste et un peu sceptique sur les bords.

On retrouve dans *Kamouraska, de mémoire*, mais doués de particularités locales, les personnages et même certains épisodes évoqués en d'autres récits autobiographiques : les vieux, les voisins, la parenté des États, l'oncle conteur, les nomades, les originaux et les détraqués, la vieille quêteuse qui récite des contes en fumant la pipe, le quêteux qui prend le train sans billet pour aller d'une paroisse à l'autre entre Rivière-du-Loup et Sainte-Anne-de-la-Pocatière et qui transporte les lettres des collégiens soucieux d'échapper à la censure. Comme l'auteur de *La petite maison du bord de l'Eau*, Jos-Phydime Michaud évoque des épisodes du temps de la prohibition : un pêcheur qui trouve dans ses filets la cargaison que des contrebandiers poursuivis par la GRC ont jetée à l'eau ; le curé disant à son paroissien qui confesse avoir obtenu une cargaison d'alcool de contrebandiers échoués sur son île : « Être pris pour être pris, aussi bien l'être avec de l'argent. Vends ton whisky et ferme ta gueule. »

Kamouraska, de mémoire rappelle aussi — et c'est un aspect qui lui est assez particulier — des personnages et des situations qu'on reconnaît pour les avoir rencontrés dans des oeuvres littéraires. Par exemple, le médecin aux méthodes peu orthodoxes qui a sauvé toute la paroisse de la grippe espagnole : à l'instar du Cotnoir de Ferron, il s'adonne à la drogue et, d'écoeurement, va jeter toute sa pharmacie au bout du quai en disant : « Le monde va mieux vivre et les maudits poissons vont mourir. » Un dénommé Robitaille aurait pu servir de modèle à Séraphin Poudrier, qui ne prêtait que sur « réméré », c'est-à-dire en n'exigeant aucun paiement d'intérêt ou de capital, quitte à s'emparer de tous les biens du malheureux qui ne pouvait verser la somme due après trois ans. Un ermite du nom de Coton, installé sur la montagne dite à Coton, était soupçonné d'agissements qui s'apparentent à ceux des sorciers des *Enfants du sabbat*. Et bien entendu, Jos-Phydime Michaud, qui a lu le ro-

man d'Anne Hébert mais a été déçu parce que Kamouraska n'y sert que de décor, rappelle l'histoire du seigneur Taché tué par l'amant de sa femme : cette histoire, il la tient de sa mère qui, elle, la tenait de sa grand-tante qui avait vu le meurtrier passer au grand galop devant la ferme paternelle.

Le souvenir de la mort et des funérailles de la grosse bonne femme Pelletier, des Pelletier Peau de Vache, pourrait rejoindre le récit de la veillée au corps de Laberge, si Jos-Phydime Michaud ne se refusait à toute emphase, à toute littérature précisément. Par contre, il se souvient que du temps des ancêtres on pratiquait la pêche aux marsouins, et sa description de la capture et du dépeçage dans une immense mare de sang, avec l'odeur qui alourdit l'air sur toute la rive, les éclaboussures de sang et de graisse, les peaux qu'on enterre dans le sable avant de les tanner, tout cela prend un caractère fantasmagorique qui est absent du film de Perrault sur la capture du marsouin à l'Île-aux-couldres. De la même façon, ses souvenirs des chantiers ont un caractère autrement plus réaliste que *Forestiers et voyageurs* — ce qui, bien entendu, n'a rien d'étonnant. Ou encore, même s'il recourt spontanément à *Trente arpents* pour expliquer la situation de sa femme après son hospitalisation, l'évocation des rapports avec la terre est chez lui plus âpre encore que dans le roman de Ringuet.

Malgré ce qu'il pourrait y avoir de pittoresque en ces personnages et ces épisodes, Jos-Phydime Michaud s'attache surtout à expliquer et à décrire les choses et les gestes avec une précision fascinante : comment, pour laver le plancher, on prenait du sable fin dans le fossé en y ajoutant de la caustique, puis on fabriquait un balai de branches d'épinettes coupées dans le bois ; comment on battait au moulin ; comment on récoltait le hareng en tombereaux pour l'utiliser comme engrais dans les champs de patates ; comment, à l'automne, on formait une caravane pour aller vendre les animaux à Québec. Comme si dans la description de ces choses et de ces gestes disparus résidait la seule façon sûre de se retrouver ; comme s'il fallait les retrouver avec précision et exactitude pour rétablir le passé. Comme si l'on était soi-même aboli par leur disparition, et qu'il faille

les décrire avec minutie pour rejoindre l'essentiel de ce qu'on fut.

À travers ces souvenirs que des aînés, de plus en plus nombreux depuis quelques années, rassemblent en des récits autobiographiques, à travers ce qui de toute évidence s'impose comme un type particulier du discours autobiographique, une fresque, ethnographique plutôt qu'historique, est en train de se constituer. C'est la saga du monde rural aujourd'hui disparu, qui s'étend de la fin du dix-neuvième siècle aux environs de la fin des années trente, mais qui, par transmission orale, prolonge ses racines dans les temps les plus reculés. C'est aussi, en contrepartie, le récit de ce qu'a pu représenter, pour bien plus qu'une génération, l'arrivée en ville, qui, de façon significative et passée dans la langue populaire, sous la forme impérative quelque peu méprisante « arrive en ville ! »

La littérature a exploité des éléments de ce passé ou, parfois, les a transformés en facteurs d'une vision personnelle. C'est autre chose qui s'accomplit ici : il s'agit de renouer avec la mouvance de la mémoire collective. Après le grand reniement de l'arrivée en ville, la reconnaissance : ni valoriser ni refuser, mais reconnaître que c'est de cette civilisation que nous sommes issus. Il ne s'agit pas de faire collection d'antiquités mais d'écouter l'obscur en nous qui prend parole. Ce mouvement n'est pas l'oeuvre d'écrivains mais de témoins.

En cela, nulle trace de nostalgie, *Kamouraska, de mémoire* en témoigne. Jos-Phydime Michaud ne se propose pas d'évoquer un bonheur perdu mais de rappeler ce qui fut : « Plusieurs déjà ont écrit sur leur région et la misère des gens. Alors moi aussi. » De sa voix ferme et largement posée, il déroule un récit où se rejoignent et se mêlent en un même dénuement les joies, la misère et la mort.

Le passé se range tout entier sous le signe du destin et de la nécessité. Quand le père ne pouvait plus travailler il léguait sa terre, mais seulement après s'y être accroché le plus longtemps possible car il n'avait pas d'autre moyen de vivre. Le travail était régi par les saisons, et les heures par le passage du

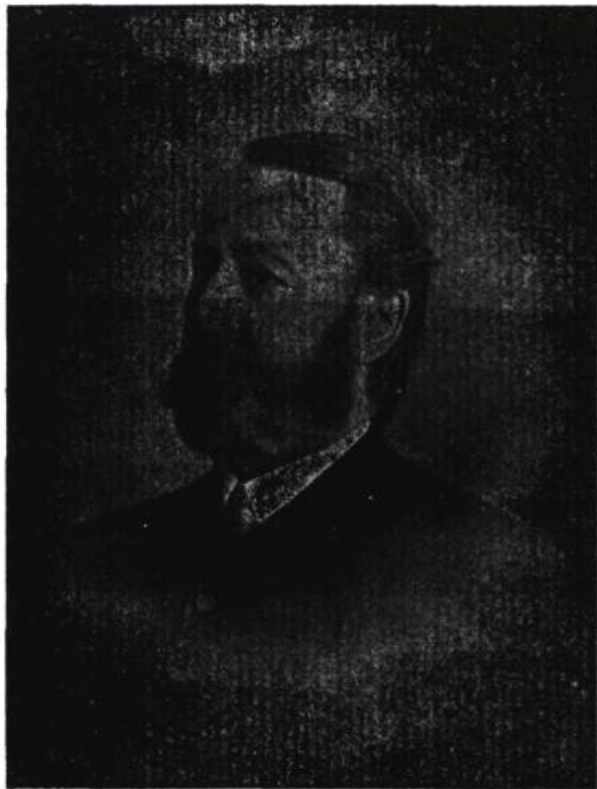
train : le fret passait à onze heures et demie, on travaillait encore une es-cousse, on allait manger, puis on re-tournait aux champs, souvent jusqu'à la noirceur. Les fréquentations et les ma-riages étaient fondés sur des questions de moyens ; il fallait trouver une fille de cultivateur pour seconder la mère qui se faisait vieille, mais quand on n'avait qu'une petite terre les parents vous voyaient venir d'un mauvais oeil ; on s'adonnait ou on ne s'adonnait pas, mais on ne parlait pas d'amour. Quand un voisin accusa Boule, le saint-bernard, de tuer ses moutons, le père, n'hésita pas à abattre le chien, car les racontars du voisin auraient pu lui faire perdre les quelques journées d'ouvrage qu'il obtenait ici et là ; Jos-Phydime ne fait aucune allusion à ce qu'il en éprou-va mais note qu'on tanna la peau du chien pour en faire deux paires de bot-tines du dimanche et qu'on fit fondre la graisse pour en tirer du savon. Son père songeait parfois à aller s'établir au lac Saint-Jean, Jos-Phydime rêvait de partir pour l'Abitibi ; en fin de compte, son père décida de demeurer à Kamouras-ka : « Tout aussi bien de mourir icitte ». Dernier de la famille, Jos-Phydime devait en conscience demeurer avec ses parents qui n'avaient plus la force de tirer leur subsistance de la terre.

Entre la montagne et le fleuve, la vie, comme une maigre épinette têtue, s'est accrochée à des friches trop pauvres, rocailleuses, rapetissées par les héritages successifs qui les ont dé-coupées au lieu de les enrichir : « on avait beau travailler on arrivait toujours vis-à-vis de rien ». Vint un jour où il n'y eut plus de quoi nourrir même ces branches dépouillées. « Heureusement que l'on ne savait pas à l'avance que c'était notre destin, car on n'aurait pas pu vivre ».

* Jos-Phydime Michaud, *Kamouraska, de mémoire. Souvenirs de la vie d'un village québécois. Recueillis par Fernand Archambault*, Montréal, Boréal-Express, 1981, 260 pages.



« La fille du brigand » d'Eugène L'Écuyer ou le romantisme trahi.



FRANÇOIS-EUGÈNE L'ÉCUYER
1822-1898

« La fille du brigand » est le texte le plus connu d'Eugène l'Écuyer (1822-1898). Ce roman fut d'abord publié en feuilleton dans *Le Ménéstrel* (1844) par le jeune auteur de 22 ans qui faisait ses études en vue de devenir notaire. Il fut

ensuite reproduit dans *Le Répertoire national* (1848) puis dans *Le Foyer domestique* (1878) avant d'être finalement imprimé sous forme de livre en 1914, avec, pour sous-titre, roman canadien. Il était précédé d'une préface